

*La Méprise du sujet supposé savoir prononcée à l'Institut français de Naples le 14 décembre 1967 fut publiée dans Scilicet, n° 1, pp. 31-41.*

<sup>(31)</sup> Qu'est-ce que l'inconscient ? La chose n'a pas encore été comprise.

L'effort des psychanalystes pendant des décades ayant été à rassurer sur cette découverte, la plus révolutionnaire qui fût pour la pensée, d'en tenir l'expérience pour leur privilège, il est vrai que l'acquis en restait d'appréciation privée, les choses en arrivèrent à ce qu'ils fissent la rechute que leur ouvrait cet effort même, d'être motivé dans l'inconscient : d'avoir voulu s'en rassurer eux-mêmes, ils réussirent à oublier la découverte.

Ils y eurent d'autant moins de peine que l'inconscient n'égare jamais mieux qu'à être pris sur le fait, mais surtout qu'ils omirent de relever ce que Freud en avait pourtant dénoté : que sa structure ne tombait sous le coup d'aucune représentation, étant plutôt de son usage qu'il n'y eût égard que pour s'en masquer (*Rücksicht auf Darstellbarkeit*).

La politique que suppose toute provocation d'un marché, ne peut être que falsification : on y donnait alors innocemment, faute du secours des « sciences humaines ». C'est ainsi qu'on ne savait pas que c'en était une que de vouloir faire rassurant l'*Unheimlich*, le fort peu rassurant qu'est l'inconscient, de sa nature.

La chose admise, tout est bon pour servir de modèle à rendre compte de l'inconscient : le *pattern* de comportement, la tendance instinctive voire la trace phylogénétique où se reconnaît la réminiscence de Platon : – l'âme a appris avant de naître, l'émergence développementale qui fausse le sens des phases dites pré-génitales (orale, anale), et dérape à pousser l'ordre génital au sublime... Il faut entendre la momerie analytique se donner carrière là-dessus, de façon inattendue la France s'y étant distinguée de la pousser au <sup>(32)</sup>ridicule. Il se corrige de ce qu'on sache tout ce qui peut s'y couvrir : la moins discrète coprophilie à l'occasion.

Ajoutons à la liste la téléologie, pour faire scission des fins de vie aux fins de mort. Tout cela de n'être autre que représentation, intuition toujours naïve et, pour le dire, registre imaginaire, est assurément air à gonfler l'inconscient pour tous, voire chanson à susciter l'envie d'y voir chez aucun. Mais c'est aussi flouer chacun d'une vérité qui miroite à ne s'offrir qu'en fausses prises.

Mais en quoi donc démontrées fausses, me dira t-on, que diable ?

– Simplement de l'incompatibilité où la tromperie de l'inconscient se dénonce, de la surcharge rhétorique dont Freud le montre argumenter. Ces représentations s'additionnent, comme il se dit du chaudron, dont le méfait s'écarte de ce qu'il ne m'a pas été prêté 1°, de ce que, quand je l'ai eu, il était percé déjà 2°, de ce qu'il était parfaitement neuf 3°, au moment de le rendre. Et mets toi ça que tu me montres où tu voudras.

Ce n'est tout de même pas du discours de l'inconscient que nous allons recueillir la théorie qui en rend compte.

Que l'apologue de Freud fasse rire, prouve qu'il touche au bon endroit. Mais il ne dissipe pas l'obscurantisme qui le relègue aux amusettes.

C'est ainsi que j'ai fait bâiller trois mois, à décrocher le lustre dont je croyais l'avoir une fois pour toutes éclairé, mon auditoire, à lui démontrer dans le *Witz* de Freud (le mot d'esprit, traduit-on) l'articulation même de l'inconscient. Ce n'était pas la verve qui me faisait défaut, qu'on m'en croie, ni, j'ose le dire, le talent.

Là j'ai touché la force d'où résulte que le *Witz*, soit inconnu au bataillon des Instituts de psychanalyse, que la « psychanalyse appliquée » ait été le rayon réservé à Ernst Kris, le non médecin du trio new yorkais, et que le discours sur l'inconscient soit un discours condamné : il ne se soutient en effet que du poste sans espoir de tout métalangage.

Il reste que les malins le sont moins que l'inconscient, et c'est ce qui suggère de l'opposer au Dieu d'Einstein. On sait que ce Dieu n'était pas du tout pour Einstein une

façon de parler, quand plutôt faut-il dire qu'il le touchait du doigt de ce qui s'imposait : qu'il était compliqué certes, mais non pas malhonnête

Ceci veut dire que ce qu'Einstein tient dans la physique (et c'est <sup>(33)</sup>là un fait de sujet) pour constituer son partenaire, n'est pas mauvais joueur, qu'il n'est même pas joueur du tout, qu'il ne fait rien pour le dérouter, qu'il ne joue pas au plus fin.

Suffit-il de se fier au contraste d'où ressortirait, marquons le, combien l'inconscient est plus simple, – et de ce qu'il roule les malins, faut-il le mettre plus haut que nous dans ce que nous croyons bien connaître sous le nom de malhonnêteté ? C'est là qu'il faut être prudent.

Il ne suffit pas qu'il soit rusé, ou tout au moins qu'il en ait l'air. Conclure là est vite fait pour les béjaunes dont toute la déduction s'en trouvera farcie par la suite. Dieu merci ! pour ceux à qui j'ai eu à faire, j'avais l'histoire hégélienne à ma portée, dite de la ruse de la raison, pour leur faire sentir une différence où nous allons peut-être faire comprendre pourquoi ils sont perdus d'avance.

Observons le comique, – je ne le leur ai jamais souligné, car avec les dispositions que nous leur avons vues plus haut, où cela serait-il allé ?, le comique de cette raison à qui il faut ces détours interminables pour nous mener à quoi ? à ce qui se désigne par la fin de l'histoire comme savoir absolu.

Rappelons-nous ici la dérision d'un tel savoir qu'a pu forger l'humour d'un Queneau, de s'être formé sur les mêmes bancs que moi en Hegel, soit son « dimanche de la vie », ou l'avènement du fainéant et du vaurien, montrant dans une paresse absolue le savoir propre à satisfaire l'animal ? ou seulement la sagesse qu'authentifie le rire sardonique de Kojève qui fut à tous deux notre maître.

Tenons nous en à ce contraste : la ruse de la raison abattrait à la fin son jeu.

Ceci nous ramène à ce sur quoi nous sommes passés un peu vite Si la loi de nature (Dieu de la physique) est compliquée, comment se fait-il que nous ne l'atteignons qu'à jouer la règle de la pensée simple, entendons là : qui ne redouble pas son hypothèse de façon à en rendre aucune superflue ? Est-ce que ce qui s'est imagé là dans l'esprit d'Occam du rasoir, ne nous permettrait pas, du bout que nous savons, de faire hommage à l'inconscient d'un fil qui, somme toute, s'est révélé pas mal tranchant ?

Voilà qui nous introduit peut-être mieux à cet aspect de l'inconscient, par quoi il ne s'ouvre pas tant qu'il ne s'ensuive qu'il se ferme. Dès lors rendu plus coriace à une seconde pulsation ? La chose est <sup>(34)</sup>claire de l'avertissement où Freud a si bien prévu ce que nous avons commencé par relever, du rengrègement de refoulement qui s'est produit dans la moyenne clinique, se fiant à ses disciples pour y mettre du leur, d'une pente d'autant mieux intentionnée que moins intentionnelle à céder à l'irrésistible du behaviourisme pour paver cette voie.

Où le propos présent fait apercevoir ce qui se formule, à qui lit Freud à notre école tout au moins : que la discipline behaviouriste se définit de la dénégation (*Verneinung*) du principe de réalité.

Voilà t-il pas où rendre place à l'opération du rasoir, en soulignant que ma polémique ici non plus qu'ailleurs n'est digressive, pour démontrer que c'est au joint même de la psychanalyse à l'objet qu'elle suscite que le psychanalyste ouvre son sens d'en être le déchet pratique ?

Car où il semble que je dénonce pour trahison la carence du psychanalyste je serre l'aporie dont j'articule cette année l'acte psychanalytique.

Acte que je fonde d'une structure paradoxale de ce que l'objet y soit actif et le sujet subverti, et où j'inaugure la méthode d'une théorie de ce qu'elle ne puisse, en toute correction se tenir pour irresponsable de ce qui s'avère de faits par une pratique.

Ainsi est-ce au vif de la pratique qui a fait pâlir l'inconscient, que j'ai maintenant à prendre son registre

Il y faut ce que je dessine d'un procès noué de sa propre structure. Toute critique qui serait nostalgie d'un inconscient dans sa prime fleur, d'une pratique dans sa hardiesse encore sauvage, serait elle-même pur idéalisme. Simplement notre réalisme n'implique pas le progrès dans le mouvement qui se dessine de la simple succession. Il ne l'implique nullement parce qu'il le tient pour une des fantaisies les plus grossières de ce qui mérite en chaque temps d'être classé idéologie, ici comme effet de marché en tant qu'il est supposé par la valeur d'échange. Il y faut que le mouvement de l'univers du discours soit présenté au moins comme la croissance à intérêts composés d'un revenu d'investissement.

Seulement quand il n'y a pas d'idée de progrès, comment apprécier la régression, la régression de la pensée naturellement ? Observons même combien cette référence à la pensée est sujette à caution tant qu'elle n'est pas définie, mais c'est aussi que nous ne pouvons <sup>(35)</sup> la définir tant que nous n'avons pas répondu à la question de ce qu'est l'inconscient. Car l'inconscient, la première chose à en dire, ce qui veut dire son : ce que c'est, le quod est **τό τί ἐστί**, en tant que c'est le sujet de tout ce qui peut lui être attribué, c'est ce que Freud en dit d'abord en effet : c'est des pensées.

Aussi bien le terme de régression de la pensée, a-t-il tout de même ici l'avantage d'inclure la pulsation indiquée par nos préliminaires : soit ce mouvement de retrait prédateur dont la succion vide en quelque sorte les représentations de leur implication de connaissance, ceci tantôt de l'aveu même des auteurs qui se prévalent de ce vidage (behaviouriste ou mythologisant au meilleur cas), tantôt de ce qu'ils n'en soutiennent la bulle qu'à la farcir de la « paraffine » d'un positivisme moins de saison encore ici qu'ailleurs (migration de la libido prétendu développement affectif).

C'est du mouvement même de l'inconscient que procède la réduction de l'inconscient à l'inconscience, où le moment de la réduction se dérobe de ne pouvoir se mesurer du mouvement comme de sa cause.

Nulle prétention de connaissance ne serait de mise ici, puisque nous ne savons même pas si l'inconscient a un être propre, et que c'est de ne pouvoir dire « c'est ça » qu'on l'a appelé du nom de ça ». (*Es* en allemand soit : ça, au sens où l'on dit « ça barde » ou « ça déconne »). En fait l'inconscient « c'est pas ça », ou bien « c'est ça, mais à la gomme ». Jamais aux p'tits oignons.

« Je suis un tricheur de vie », dit un gosse de quatre ans en se lovant dans les bras de sa génitrice, devant son père qui vient de lui répondre : « Tu es beau » à sa question « Pourquoi tu me regardes ? » Et le père n'y reconnaît pas (même de ce que l'enfant dans l'intervalle l'ait feinté d'avoir perdu le goût de soi du jour où il a parlé) l'impasse que lui-même tente sur l'Autre, en jouant du mort. C'est au père qui me l'a dit, d'ici m'entendre ou non.

Impossible de retrouver l'inconscient sans y mettre *toute* la gomme, puisque c'est sa fonction d'effacer le sujet. D'où les aphorismes de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage », ou bien encore « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre ».

Ceci rappelle que l'inconscient, ce n'est pas de perdre la mémoire ; c'est de ne pas se rappeler de ce qu'on sait. Car il faut dire, selon <sup>(36)</sup> l'usage du non puriste : « je m'en rappelle<sup>1</sup> », soit : je me rappelle à l'être (de la représentation) à partir de cela. De quoi ? D'un signifiant.

Je ne m'en rappelle plus. Ça veut dire, je ne me retrouve pas là-dedans. Ça ne me provoque à nulle représentation d'où se prouve que j'aie habité là.

---

<sup>1</sup>. « De ceci, dit le sujet, je ne me rappelle pas ». – Soit : à l'appel d'un signifiant dont il faudrait « qu'il me représente pour un autre signifiant », je ne réponds pas.. « présent », pour la raison que de l'effet de cet appel, je ne me représente plus rien. je suis une chambre obscure où l'on a allumé : plus moyen que s'y peigne par son trou d'épingle l'image de ce qui se passe au dehors.

L'inconscient n'est pas subliminal, faible clarté. Il est la lumière qui ne laisse pas sa place à l'ombre, ai s'insinuer le contour. Il représente ma représentation là où elle manque, où je ne suis qu'un manque du sujet.

D'où le terme dans Freud de : représentant de la représentation.

Cette représentation, c'est ce qu'on appelle souvenir<sup>2</sup>. Le souvenir, le glisser dessous, est de deux sources qu'on a confondues jusqu'ici :

1) l'insertion du vivant dans la réalité qui est ce qu'il en imagine et qui peut se mesurer à la façon dont il y réagit ;

2) le lien du sujet à un discours d'où il peut être réprimé, c'est-à-dire ne pas savoir que ce discours l'implique.

Le formidable tableau de l'amnésie dite d'identité, devrait ici être édifiant.

Il y faut impliquer que l'usage du nom propre, de ce qu'il soit social, n'y livre pas que ce soit là son origine. Dès lors on peut bien appeler amnésie l'ordre d'éclipse qui se suspend à sa perte : l'énigme ne s'en distingue que mieux que le sujet n'y perde aucun bénéfice de l'appris.

Tout ce qui est de l'inconscient, ne joue que sur des effets de langage. C'est quelque chose qui se dit, sans que le sujet s'y représente ni qu'il s'y dise, – ni qu'il sache ce qu'il dit.

Là n'est pas la difficulté. L'ordre d'indétermination que constitue le rapport du sujet à un savoir qui le dépasse, résulte, peut-on dire, de notre pratique, qui l'implique, aussi loin qu'elle est interprétative.

Mais qu'il puisse y avoir un dire qui se dise sans *qu'on* sache<sup>(37)</sup> qui le dit, voilà à quoi la pensée se dérobe : c'est une résistance ontique. (Je joue sur le mot *on* en français, dont je fais, non sans titre, un support de l'être, un *ŏv* un étant, et non pas la figure de l'omnitude : bref le sujet supposé savoir.)

Si on, l'omnitude, a fini par s'habituer à l'interprétation, c'est d'autant plus facilement qu'il y a beau temps qu'elle y est faite, par la religion.

C'est même par là qu'une certaine obscénité universitaire, celle qui se dénomme l'herméneutique trouve son beurre dans la psychanalyse.

Au nom du *pattern*, et du phylos évoqué plus haut, de l'étalon-amour qui est la pierre philosophale du fiduciaire intersubjectif et sans que personne se soit jamais arrêté au mystère de cette hétéroclite Trinité, l'interprétation donne toute satisfaction... à qui à propos ? Avant tout au psychanalyste qui y déploie le moralisme bénisseur dont les dessous sont dits plus haut.

C'est-à-dire qui se couvre de n'agir en tout cas que pour le bien conformisme, héritage et ferveur réconciliatrice, font la triple mamelle qu'offre celui-là au petit nombre de ceux qui, d'en avoir entendu l'appel, en sont déjà élus.

Ainsi les pierres où son patient trébuche, ne sont plus que les pavés de ses bonnes intentions, à lui, façon sans doute pour le psychanalyste de ne pas renier la mouvance de l'enfer à quoi Freud s'était résigné (*Si nequeo flectere Superos...*).

Mais ce n'est peut-être pas à cette pastorale, de ce propos de bergerie, que Freud procédait. Il suffit de le lire.

Et qu'il ait appelé mythologie la pulsion, ne veut pas dire qu'il ne faut pas prendre au sérieux ce qu'il y montre.

Ce qui s'y démontre, dirons-nous plutôt, c'est la structure de ce désir dont Spinoza a formulé que c'est l'essence de l'homme. Ce désir, qui de la désidération qu'il avoue dans les langues romanes, subit ici la déflation, qui le ramène à son désêtre.

Et il est assez bouffon, si le psychanalyste a bien touché, de son inhérence à la pulsion anale, que l'or, c'est de la merde, de le voir bourrer du doigt la plaie au flanc qu'est l'amour, avec la pommade de l'authentique, dont l'or *fons et... origo*.

C'est pourquoi le psychanalyste n'interprète plus comme à la<sup>(38)</sup> belle époque, on le sait. C'est pour, lui-même, en avoir souillé la source vive.

2. Il est amusant de noter ici que : se souvenir de, vient du : se rappeler de, réprouvé des puristes, lequel est attesté du XIV<sup>e</sup> siècle.

Mais comme il faut bien qu'il marche droit, il sèvre, c'est-à-dire qu'il corrige le désir et qu'il s'imagine qu'il sèvre (frustration, agression..., etc.). *Castigat mores*, dirons-nous : *ridendo* ? Non, hélas ! C'est sans rire : il châtre les mœurs de son propre ridicule.

L'interprétation, il la reporte sur le transfert qui nous ramène à notre *on*.

Ce que le psychanalyste d'aujourd'hui épargne au psychanalysant, c'est bien ce que nous avons dit plus haut : ce n'est pas ce qui le concerne, qu'il est bientôt prêt à gober puisqu'on y met les formes, les formes de la potion... Il ouvrira son gentil petit bec de bécot; l'ouvrira, l'ouvrira pas. Non, ce que le psychanalyste couvre, parce que lui-même s'en couvre, C'est qu'il puisse se dire quelque chose, sans qu'aucun sujet le sache.

*Méné, méné, thékel, oupharsin*. Si ça apparaît sur le mur pour que tout le monde le lise, ça vous fout un empire par terre. La chose est rapportée en bon lieu.

Mais du même souffle, on en attribue la farce au Tout-Puissant, de sorte que le trou est refermé du même coup dont on le rapporte, et l'on ne prend même pas garde que par cet artifice le fracas lui-même sert de rempart au désir majeur, le désir de dormir. Celui dont Freud fait la dernière instance du rêve.

Pourtant ne pourrions-nous nous apercevoir que la seule différence, mais la différence qui réduit au néant ce dont elle diffère, la différence d'être, celle sans quoi l'inconscient de Freud est futile, c'est qu'à l'opposé de tout ce qui a été avant lui produit sous le *label* de l'inconscient, il marque bien que c'est d'un lieu qui diffère de toute prise du sujet qu'un savoir est livré, puisqu'il ne s'y rend qu'à ce qui du sujet est la méprise ?

Le *Vergreifen* (cf. Freud : la méprise, c'est son mot pour les actes dits symptomatiques), dépassant le *Begriff* (ou la prise), promeut un rien qui s'affirme et s'impose de ce que sa négation même l'indique à la confirmation qui ne fera pas défaut de son effet dans la séquence.

Une question soudain se lève, de faire apparaître la réponse qui en prémunissait de lui être sup-posée. Le savoir qui ne se livre qu'à la méprise du sujet quel peut bien être le sujet à le savoir avant ?

<sup>(39)</sup>Si la découverte du nombre transfini, nous pouvons fort bien la supposer s'être ouverte de ce que Cantor ait achoppé à tripoter diagonalement des décimales, nous n'irons pas pour autant à réduire la question de la fureur que sa construction déchaîne chez un Kronecker. Mais que cette question ne nous masque pas cette autre concernant le savoir ainsi surgi : où peut-on dire que le nombre transfini, comme « rien que savoir », attendait celui qui devait se faire son trouveur ? Si ce n'est en aucun sujet, C'est en quel *on* de l'être ?

Le sujet supposé savoir, Dieu lui-même pour l'appeler par le nom que lui donne Pascal, quand on précise à son inverse : non pas le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais le Dieu des philosophes, le voici débusqué de sa latence dans toute théorie. *Theoria*, serait-ce la place au monde de la théo-logie ?

– De la chrétienne assurément depuis qu'elle existe, moyennant quoi l'athée nous apparaît celui qui y tient le plus fort. On s'en doutait : et que ce Dieu-là était un peu malade. Ce n'est pas la cure d'œcuménisme qui va le rendre plus vaillant, ni l'Autre avec un grand A, celui de Lacan, non plus je crains.

Pour la *Dio-logie* qu'il conviendrait d'en séparer : et dont les Pères s'étagent de Moïse à James Joyce en passant par Maître Eckhart, il nous semble que c'est encore Freud qui lui marque le mieux sa place. Comme je l'ai dit : sans cette place marquée, la théorie psychanalytique se réduirait à ce qu'elle est pour le meilleur et pour le pire, un délire du type schrébérien : Freud, lui, ne s'y et pas trompé et ne recule pas à le reconnaître (cf. précisément son « cas Schreber »).

Cette place du Dieu-le-Père, c'est celle que j'ai désignée comme le Nom-du-Père et que je me proposais d'illustrer dans ce qui devait être ma treizième année de séminaire (ma onzième à Sainte-Anne), quand un passage à l'acte de mes collègues psychanalystes m'a forcé d'y mettre un terme, après sa première leçon. Je ne reprendrai jamais ce thème, y voyant le signe que ce sceau ne saurait être encore levé pour la psychanalyse.

En effet c'est à un rapport si béant qu'est suspendue la position du psychanalyste. Non pas seulement est-il requis de construire la théorie de la méprise essentielle au sujet de la théorie : ce que nous appelons le sujet supposé savoir.

<sup>(40)</sup>Une théorie incluant un manque qui doit se retrouver à tous les niveaux, s'inscrire ici en indétermination, là en certitude, et former le nœud de l'ininterprétable, je m'y emploie non certes sans en éprouver l'atopie sans précédent. La question est ici : que suis je pour oser une telle élaboration ? La réponse est simple : un psychanalyste. C'est une réponse suffisante, si l'on en limite la portée à ceci que j'ai d'un psychanalyste la pratique.

Or c'est bien dans la pratique d'abord que le psychanalyste a à s'égaliser à la structure qui le détermine non pas dans sa forme mentale, hélas ! c'est bien là qu'est l'impasse, mais dans sa position de sujet en tant qu'inscrite dans le réel : une telle inscription est ce qui définit proprement l'acte.

Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir, le psychanalyste (mais qui est, et où est, et quand est, épuisez la lyre des catégories, c'est-à-dire l'indétermination de son sujet, le psychanalyste ?), le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte et la béance qui fait sa loi.

Irai-je à rappeler à ceux qui en savent quelque chose, l'irréductibilité de ce qui en reste à la fin de la psychanalyse, et que Freud a pointé (dans *Analyse finie et indéfinie*) sous les termes de la castration voire de l'envie du pénis ?

Peut-il être évité que m'adressant à une audience que rien ne prépare à cette intrusion de l'acte psychanalytique, puisque cet acte ne se présente à elle que sous des déguisements qui le ravalent et le dévient, le sujet que mon discours cerne, ne demeure ce qu'il reste pour notre réalité de fiction psychologisante : au pire le sujet de la représentation, le sujet de l'évêque Berkeley, point d'impasse de l'idéalisme, au mieux le sujet de la communication, l'intersubjectif du message et de l'information, hors d'état même de contribuer à notre affaire ?

Bien qu'on ait été pour me produire en cette rencontre, jusqu'à me dire que j'étais à Naples populaire, je ne puis voir dans le succès de mes *Écrits* plus que le signe que mon travail émerge en ce moment du pressentiment universel, qui ressortit d'autres émergences plus opaques.

Cette interprétation est sûrement juste, s'il s'avère que cet écho se produit au-delà du champ français, où cet accueil s'explique mieux de l'exclusion où je l'ai vingt ans maintenu.

<sup>(41)</sup>Aucun critique, depuis la parution de mon livre, n'ayant fait son métier qui est de rendre compte, à part un nommé Jean-Marie Auzias, dans un de ces petits livres-torçon dont la légèreté pour la poche n'excuse pas les négligences typographiques, cela s'appelle : *Clefs du structuralisme* : le chapitre IX m'est consacré et ma référence est utilisée dans les autres. Jean-Marie Auzias, je répète, est un critique estimable, *avis rara*.

Malgré son cas, je n'attends de ceux à qui ici je parle que de confirmer le malentendu.

Retenez au moins ce dont vous témoigne ce texte que j'ai jeté à votre adresse : c'est que mon entreprise ne dépasse pas l'acte où elle est prise, et que donc elle n'a de chance que de sa méprise.

Encore de l'acte psychanalytique faut-il dire qu'à être de sa révélation originelle, l'acte qui ne réussit jamais si bien que d'être manqué, cette définition n'implique pas (non plus qu'ailleurs en notre champ) la réciprocité, notion si chère à la divagation psychologique.

C'est dire qu'il ne suffit pas qu'il échoue pour réussir, que le ratage à lui seul n'ouvre pas la dimension de la méprise ici en question

Un certain retard de la pensée dans la psychanalyse, – en laissant aux jeux de l'imaginaire tout ce qui peut se proférer d'une expérience poursuivie à la place que Freud lui a faite, constitue un ratage sans plus de signification.

C'est pourquoi il est toute une part de mon enseignement qui n'est pas acte analytique, mais thèse, et polémique à elle inhérente, sur les conditions qui redoublent la méprise propre à l'acte, d'un échec dans sa retombée.

De n'avoir pu changer ces conditions, laisse mon effort dans le suspens de cet échec.

La fausse méprise, ces deux termes noués au titre d'une comédie de Marivaux, trouvent ici un sens renouvelé qui n'implique nulle vérité de trouvaille. C'est à Rome qu'en mémoire d'un tournant de mon entreprise, demain je donnerai, comme il se peut, la mesure de cet échec avec ses raisons.

Le sort dira s'il reste gros de l'avenir qui est aux mains de ceux que j'ai formés.

J. L.